



HAL
open science

Une autre “ affaire de Panama ” ou le projet de conquête de quatre Français en 1820

Jean-Baptiste Nouvion

► **To cite this version:**

Jean-Baptiste Nouvion. Une autre “ affaire de Panama ” ou le projet de conquête de quatre Français en 1820. Pedone, 2019. hal-04602741

HAL Id: hal-04602741

<https://hal.science/hal-04602741v1>

Submitted on 5 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Une autre « affaire de Panama » ou le projet de conquête de quatre Français en 1820 – pp. 159-174 in la *Revue d'histoire diplomatique*, éditions Pedone, Paris – Juin 2019

Revue 2019 d'histoire diplomatique

Société d'histoire générale et d'histoire diplomatique

N°2

Olivier VARLAN
Le Congrès de Prague (1813) :
un congrès dérisoire ?

Raphaël CAHEN
Friedrich Gentz (1764-1832) :
la question d'Orient et les princes de Valachie et de Moldavie

Jean-Baptiste NOUVION
Une autre « affaire de Panama » : le projet de conquête de quatre français en 1820

Stève SAINLAUDE
Le poids du Quai d'Orsay impérial dans le choix diplomatique :
l'exemple de la guerre civile américaine

Valentina VARDABASSO
La diplomatie parlementaire joue-t-elle un rôle pendant la dictature chilienne ?
Une comparaison entre la diplomatie parlementaire européenne
et la diplomatie parlementaire internationale (1970-1990)

John KEIGER et Maurice VAISSE
Entre histoire et politique :
Pierre Renouvin, Jean-Baptiste Duroselle
et les Documents diplomatiques français

Editions A. Pedone 13, rue Soufflot - Paris

Abstract

Due to its strategic location, the Isthmus of Panama has long sparked the greed of major nations but also pirates and privateers operating in the Caribbean Sea.

The papers of the diplomat Benoît Chassériau (1780-1844) enabled the reconstitution of the plan of four French adventurers, including the famous privateer Louis-Michel Aury, who had imagined in 1820 conquering Panama, then the possession of Spain. This project aimed to give France the means to strengthen and secure its trade in this region of the world. Unofficially, the Minister of the Navy and the Colonies, Pierre-Barthélémy Portal, declined their bold offer.

This attempt would probably have been the first Panama Affair.

Une autre « affaire de Panama » ou le projet de conquête de quatre Français en 1820

par Jean-Baptiste Nouvion

Les archives d'un consul de France dans la Caraïbe au début du 19^{ème} siècle, Benoît Chassériau (1780-1844), ont réapparu il y a peu. Elles furent ramenées en France après que ce diplomate mourut en poste sur l'île de Porto Rico en 1844. Disparues depuis plus de 80 ans, le hasard des événements les a fait ressortir d'un grenier appartenant toujours à ses descendants. Ces documents, qui présentent un intérêt indéniable pour quiconque s'intéresse à l'indépendance de l'Amérique du Sud, n'ont pas manqué d'interpeler Patrick Puigmal, historien spécialiste de l'influence militaire française dans cette région du monde et professeur à l'Université de Los Lagos (Chili). Leur découverte fait sortir de l'ombre un homme qui devait davantage sa notoriété au succès de ses enfants, le peintre romantique Théodore Chassériau et Frédéric Chassériau, un conseiller d'Etat reconnu pour ses écrits en tant qu'historiographe de la Marine.

Ses papiers nous révèlent un tout autre personnage que celui auquel on s'attend après la consultation de ses archives au ministère des Affaires étrangères. Ils nous font découvrir le passé d'un homme, épris de liberté, qui embrassa une multitude de métiers, connut quelques succès, de nombreux déboires, l'emprisonnement et la faillite, mais qui démontra toujours un sens de l'honneur et de la justice. Engagé à l'âge de dix-neuf ans dans la campagne d'Egypte, il est secrétaire du général Belliard et, au bout de quelques mois, a la charge de l'administration de deux grandes provinces d'Egypte qui comprennent Alexandrie et Rosette. Il prend part à une seconde expédition, celle de Saint-Domingue, et devient secrétaire général de la colonie, ou plutôt de ce qu'il en reste depuis que la partie française de l'île est devenue Haïti. Benoît Chassériau est successivement cultivateur de café, ministre de la Police de l'Etat libre de Carthagène des Indes, agent secret de la Nouvelle-Grenade, ou encore négociant à la Jamaïque où il financera l'expédition des Cayes¹ de Simón Bolívar. C'est aussi à Kingston qu'il sauvera Bolívar lors d'une tentative d'assassinat commanditée par les Espagnols.

Parmi les centaines de lettres, quelques-unes seulement nous ont permis de reconstituer un projet visant à conquérir le Panama, un projet imaginé en 1819 par quatre Français dont Benoît Chassériau. L'isthme de Panama depuis longtemps suscitait l'intérêt des nations commerçantes et des aventuriers en tous genres. Mais ce nouveau projet d'invasion en 1819 revêt un caractère singulier car il est l'initiative de Français qui avaient sans aucun doute des intérêts personnels à entreprendre une telle opération, mais n'oubliaient pas leur mère patrie. Le commerce faisait rage et la perte d'influence du royaume d'Espagne venait augmenter la convoitise des grandes puissances notamment les États-Unis, l'Angleterre, mais aussi des nouveaux Etats qui émergeaient en Amérique du sud. La France, selon ces hommes, ne devait pas se priver d'une si belle occasion.

Des commerçants et corsaires français épris de liberté

Ainsi allaient se réunir autour de ce projet, les commerçants de Kingston, Benoît Chassériau et Jean-Baptiste Pavageau (c.1766-), les corsaires Louis-Michel Aury (1788-1821) et Jean-Baptiste de Novion (1763-) alias John B. Novion, ces derniers opérant dans la mer des Caraïbes. Leurs chemins s'étaient déjà croisés à Carthagène des Indes, à Kingston ou encore sur l'île de Galveston, située au large du Texas. Ils avaient en commun d'avoir quitté l'Europe soit pour fuir un régime qui ne leur convenait pas, soit pour chercher fortune. Et comme beaucoup d'autres, ils avaient senti la vague de liberté et répondu à l'appel des insurgés d'Amérique du Sud qui avaient grand besoin d'hommes rompus au combat, ceux que l'Empire français dans sa chute laissa nombreux derrière lui.

Benoît Chassériau et son ami Jean-Baptiste Pavageau résidaient à Kingston et se trouvaient en affaires avec la maison de commerce anglaise Hardy Morse & Cie. Chassériau était arrivé en août 1814 sur l'île de la Jamaïque comme agent secret de la Nouvelle Grenade, alors en rébellion contre

¹ Première campagne de Bolívar sur le sol vénézuélien

l'Espagne. Il s'était rapproché de Simón Bolívar et finança avec Jean-Baptiste Pavageau son expédition des Cayes en 1816. Pavageau deviendra plus tard un proche de Bolívar qui lui rendra son amitié en lui confiant ses archives.

Les autres associés pour ce projet, Louis-Michel Aury et Jean-Baptiste de Novion, menaient quant à eux des activités corsaires. Louis-Michel Aury qui avait déserté la Marine française lors de l'arrivée au pouvoir de Napoléon, entre dans la catégorie des aventuriers romantiques. En 1818, Aury est âgé de trente ans avec derrière lui une carrière de flibustier déjà bien remplie. Après avoir combattu pour d'autres corsaires, il avait accumulé une fortune qui lui permit de devenir maître de ses propres navires. A cette époque, il occupe l'archipel de la Providence, devenu le quartier général de ses dix corsaires qui naviguent sous les pavillons de Buenos Aires et du Chili. Sur Jean-Baptiste de Novion, on ne sait que peu de choses. Après avoir été lieutenant en premier du régiment Royal-Vaisseaux, il fut porté sur la liste des émigrés en 1793. Il finit par quitter la France pour rejoindre aux Etats-Unis son ancien colonel devenu fermier et s'installa à New-York. Novion et Aury se connaissaient bien pour avoir en 1817 été accusés de piraterie en violation des lois de neutralité américaines². Aury qui était le capitaine du navire incriminé échappa à la prison, ce qui ne fut pas le cas de Novion. Ce dernier dut sa libération à son avocat, Aaron Burr, un ancien vice-président des États-Unis.

L'association se forme dans la Caraïbe sur le front des combats pour l'indépendance des colonies espagnoles

Benoît Chassériau et Louis-Michel Aury, qui forment le noyau dur de cette association, se sont rencontrés à Carthagène en 1815 lorsqu'ils s'y trouvaient respectivement ministre de la police et chef des corsaires employés à la défense de l'Etat libre de Carthagène. Le projet de conquérir l'isthme de Panama ne leur était pas étranger. En effet, tous deux avaient séparément déjà tenté des expéditions dans cette région, Chassériau en 1814 à la tête d'une expédition contre Portobelo pour l'Etat libre de Carthagène et Aury en 1818 sous le pavillon des républiques de Buenos Aires et du Chili. Mais à défaut de prendre le Panama, Aury avait conquis l'archipel de la Providence, idéalement situé au nord-ouest de la Colombie.

De leur correspondance en 1818, il nous est parvenu deux lettres qui nous permettent de penser qu'Aury et Chassériau œuvraient cette année-là conjointement pour la cause des Indépendants. Les îles de la Providence occupées par Aury représentaient un formidable lieu de relâchement et un dépôt important de vivres et d'armement pour la flotte de Bolivar commandée par l'amiral Luis Brión. Chassériau était proche de l'amiral Brion et de Bolivar, à l'inverse d'Aury qui à cette époque tentait un rapprochement avec Bolivar. Ce dernier ne pardonnait pas à Aury d'avoir refusé de passer sous son commandement quelques années auparavant.

Le commodore Aury disposait ainsi au milieu de la mer des Caraïbes d'une base stratégique, d'une flotte de dix corsaires, sans oublier un trésor important. Dans une lettre adressée à Chassériau en décembre 1818, Aury évoque le désastre causé par l'ouragan qui avait balayé la Providence³ à la fin du mois d'octobre et faillit presque détruire entièrement sa flotte. Malgré cet ouragan, plusieurs de ses navires avaient pu repartir en course et même, quelques mois plus tard, s'emparer du fort San Felipe au Honduras duquel ils repartirent avec un butin de deux millions de francs de valeur⁴.

On comprend d'une autre lettre d'Aury⁵ en mai 1819, que Chassériau lui proposait ses services dans une expédition dont le départ était proche. Une expédition semble-t-il, dotée de moyens importants par le gouvernement de Mexico, les Américains et des Français de Louisiane. Quel est le rôle de Chassériau et que recouvrent ses services ? Etait-ce une aide logistique, proposer son entremise ou encore la fourniture de marchandises, la mise à disposition de sa goélette les *Deux sœurs* ? Ou était-ce une tentative de Chassériau pour se rapprocher d'Aury et l'inciter à se rapprocher des Français ? On retiendra que Chassériau prit une part active aux opérations et peut-être au combat. Dans sa lettre, Aury lui suggère de s'arranger, pour embarquer à leur bord, avec le célèbre flibustier, français lui

² *The Emperor's Last Campaign: A Napoleonic Empire in America* par E. Ocampo, University of Alabama Press, 2009, p. 454

³ Lettre de L.-M. Aury à B. Chassériau datée du 9 décembre 1818 et reproduite en annexe

⁴ Lettre de B. Chassériau à E. Mauduit circa décembre 1819 et reproduite en annexe

⁵ Lettre de L.-M. Aury à B. Chassériau datée du 20 mai 1819 et reproduite en annexe

aussi, Jean Lafitte et le mexicain Clemente Cámara « indolent de son naturel » qu'il lui demande d'« électriser ».

Pour Chassériau, il fallait agir vite car sous couvert d'aider les Indépendants de la Nouvelle-Grenade, il soupçonnait les Anglais de vouloir s'emparer de l'isthme de Panama. Ce qui semblait être le cas au vu de l'expédition menée en avril 1819 par le général indépendant écossais Gregor Mac Gregor⁶, une fois de plus contre Portobelo au Panama. Cette tentative se solda par un échec.

Un projet « simpliste » de prime abord mais inspiré du mode opératoire des Anglais en Amérique du Sud

L'idée d'envahir Panama pour que la France en prenne ensuite possession, a probablement germé au cours de l'été 1819, après l'échec de la tentative de Mac Gregor. Jean-Baptiste Pavageau et Benoît Chassériau résidaient à Kingston, Louis-Michel Aury sur l'île de la Providence et Jean-Baptiste de Novion à New York. Pour autant, on sait qu'ils se sont rapprochés à ce moment-là et eurent des contacts avec les autorités françaises de la Martinique. Chassériau entretenait déjà quelques rapports avec le gouverneur de la Martinique, le général François-Xavier Donzelot et son trésorier Louis Jean-Baptiste Armand qu'il avait connu à Saint-Domingue. En août, c'est Pavageau de passage à Saint-Pierre en Martinique qui rencontrait le trésorier Armand en attendant l'arrivée prochaine de Jean-Baptiste de Novion, à bord du *Fanfan*, une goélette de Baltimore.

Dans une note de Jean-Baptiste Pavageau⁷ détaillant le mode opératoire de l'expédition, l'adhésion d'Aury au projet ne semble pas faire de doute. Français de naissance et ne portant pas l'Angleterre dans son cœur, il était prêt à œuvrer pour la France moyennant quelques avantages financiers et des honneurs, des honneurs que Bolívar lui refusait. Sur le plan de la logistique, l'approche peut sembler quelque peu simpliste. Il fallait obtenir de la France qu'elle fournisse à Aury 1000 hommes de bonnes troupes et du matériel qui seraient acheminés à la Martinique. Depuis la Martinique, ces soldats seraient alors démobilisés et discrètement transportés sur l'île de la Providence. Aury en prendrait alors le commandement pour attaquer le Panama et ce, sans impliquer la France, mais avec la promesse de lui remettre ce territoire le moment venu. Faire une confiance aveugle à Aury ne coulait en revanche pas de source, aussi Pavageau suggérait-il qu'on lui adjoigne un officier français désigné par le gouvernement.

Du point de vue diplomatique et selon leur plan, la France, qui ne voulait pas entrer en conflit avec Madrid, lancerait des proclamations contre cette expédition tandis qu'elle la soutiendrait par-derrière, ce dont les Anglais étaient coutumiers du fait. Une fois Aury en possession de l'isthme de Panama, la France n'aurait plus qu'à s'arranger avec le royaume d'Espagne pour la cession de ce territoire. Ce vaste territoire s'étendrait depuis le lac Nicaragua au nord jusqu'à l'embouchure du fleuve Atrato dans le golfe de Darién au sud, c'est-à-dire environ 1000 km de côtes sur la mer des Caraïbes.

Février 1820, le ministre des Affaires étrangères français décline la proposition

Il ne restait plus qu'à convaincre la France de s'engager dans cette aventure. Pour cette mission, ils chargèrent le frère de Pavageau, Mathurin Pavageau qui était employé par le Ministère de la Guerre à Paris. Ce dernier obtint, en février 1820, une audience avec le ministre de la Marine et des Colonies, Pierre-Barthélémy Portal. Dans son exposé, Pavageau avança prudemment car révéler tous les détails de leur plan pouvait être hautement compromettant en cas de désapprobation du ministre. Mais Portal le mit rapidement à l'aise et demanda, pour établir son jugement, tous les détails de l'expédition, et ce, jusqu'aux descriptions topographiques et statistiques du territoire. Après lecture de ces documents, le ministre confia que personne plus que lui ne désirait voir la France dotée de nouveaux moyens, qui manquaient depuis la perte de Saint-Domingue. Malheureusement la situation de la France, selon lui, n'autorisait aucune expédition de la sorte, qu'elle fût secrète ou assumée. Ni les relations avec

⁶ Le 10 avril 1819, le général indépendant écossais Gregor Mac Gregor qu'Aury n'appréciait guère, prit Portobelo avec 417 hommes, la plupart anglais. Mais le 29 du même mois à 6 heures du matin, 1500 soldats espagnols reprenaient cette place. Mac Gregor eut assez de temps pour s'enfuir par la fenêtre de sa chambre et quitter la ville.

⁷ Note de J.-B. Pavageau pour B. Chassériau datée du 4 novembre 1819 et reproduite en annexe

l'Espagne et l'Angleterre, ni l'état des finances ne le permettait. Pour lui, la France depuis trente ans avait mené une politique de conquête qui mit l'Europe à feu et à sang et menaça toutes les monarchies en place. La France se trouvait à présent dans l'obligation de ne rien faire qui laisserait entrevoir un projet d'invasion. Après le règne de Napoléon, elle devait rassurer les pays voisins sur ses intentions pacifiques.

Telle fut la réponse officieuse et sans équivoque du ministre au projet de conquête de l'isthme de Panama. Le baron Portal, comme Chassériau, appartenait à une famille protestante et avait été lui-même armateur. Il entendait parfaitement la démarche et salua leur patriotisme. Chassériau dans un futur assez proche aurait l'occasion d'être à nouveau en relation avec lui. Sans l'appui déterminant de la France, leur projet de conquérir le Panama perdait toute sa force et n'était plus envisageable.

Que devinrent les quatre protagonistes ?

Louis-Michel Aury mourut l'année suivante en 1821, à l'âge de 33 ans, sur son île de la Providence des suites d'une chute à cheval, mais les avis divergent sur ce point. Il demeure l'un des grands corsaires de la Caraïbe, un soldat de la liberté et un héros de l'indépendance des pays d'Amérique centrale. Le 23 juin 1822, sous l'autorité des officiers d'Aury, l'archipel de la Providence adhéra à la constitution de Grande Colombie⁸ pour former le sixième canton de la province de Carthagène des Indes. On peut dire qu'à ce titre notamment, Aury contribua à l'essor de la Grande-Colombie. Concernant Jean-Baptiste de Novion, on ne trouve pas d'autres traces de lui dans les archives de Chassériau mais ce personnage mérite sans doute de plus amples recherches.

Jean-Baptiste Pavageau, de son côté, quitta la Jamaïque quelques années plus tard pour s'installer à Carthagène des Indes où il fut un temps l'agent consulaire de la France. Il demeura très proche de Simón Bolívar qui, en 1830, le chargea, à sa mort venue, de conserver ses archives à Paris. Trois mois plus tard, dans un dernier testament et seulement quelques jours avant sa mort, Bolívar changea cette disposition et demandait finalement la destruction de sa correspondance. Cette ultime volonté du Libérateur ne put se faire car les dix malles contenant cette correspondance avaient déjà quitté Carthagène avec Pavageau et furent providentiellement sauvées grâce à la désobéissance de l'exécuteur testamentaire.

Quant à Benoît Chassériau, il se décida à quitter la Jamaïque en janvier 1820 pour retourner à Saint-Domingue, après dix ans d'absence. Il avait échappé de justesse à la faillite et sans doute espérait-il maintenant récupérer sa plantation de café. Mais à l'instar des autres colons de l'île, ses biens confisqués par les Espagnols ne lui furent pas restitués. Dès lors sans ressource suffisante, il n'eut d'autre choix que de revenir à Paris où il se rapprocha du ministère des Affaires étrangères. Il fut d'abord question de l'envoyer à La Havane comme agent commercial et maritime, mais on lui préféra le consul de France en Floride. Considéré comme l'un des meilleurs connaisseurs de l'Amérique méridionale, Chassériau pouvait servir de trait d'union entre ces nouveaux Etats et la France car la plupart des dirigeants colombiens et vénézuéliens étaient d'anciens compagnons d'armes, à commencer par Simón Bolívar et Pedro Gual. Aussi, le ministère des Affaires étrangères lui confia successivement deux missions en Grande-Colombie. De la première mission officieuse en 1821-1822, il revint en France accompagné de Félix Ribas y Palacios, cousin de Bolívar et orphelin d'un général héros de l'indépendance. L'unique cousin de Bolívar restera six ans à Paris sous la bienveillante attention de la famille Chassériau. La seconde mission se déroula en 1824 sur ordre de François-René de Chateaubriand, alors ministre des Affaires étrangères. Cette mission plus ou moins officielle, elle aussi, était on ne peut plus délicate vis-à-vis de l'Espagne, puisqu'elle visait à inciter le vice-président de Colombie, le général Santander, et son ministre des Affaires étrangères, Pedro Gual, à demander la médiation de la France dans ses rapports avec le Royaume espagnol. Cette mission fut compromise, quand Chassériau, suspecté d'espionnage, débarqua à Carthagène des Indes après avoir visité la plupart des ports de la Terre-ferme. Elle ne sera pas reconnue officiellement par la France et les réelles motivations de Chateaubriand jamais révélées au grand jour. Benoît Chassériau fut ensuite envoyé comme agent sur l'île danoise de Saint Thomas puis en tant que consul de France à Porto Rico pendant presque dix années. Il est probable que son passé d'aventurier ait été gardé pour partie sous silence de la volonté même de Benoît Chassériau. Sans quoi sa carrière de diplomate français aurait eu à en

⁸ Constitution signée durant le Congrès de Cúcuta le 30 août 1821

souffrir. Il fait partie des hommes expérimentés sur lesquels le ministère savait pouvoir compter dans les situations requérant sang-froid, courage et un réseau de connaissances en Amérique du Sud.

Encore et toujours Panama

Dans cette histoire, la France, en refusant un projet hasardeux et aux répercussions potentiellement désastreuses après l'épopée napoléonienne, s'est sans doute évitée un scandale. 72 ans plus tard, celui du canal de Panama entrera dans l'Histoire et la mémoire collective des Français. Le Panama, géographiquement si stratégique, sera associé au plus grand scandale financier et politique de la III^{ème} République. Le hasard fit que le petit-neveu de Benoît Chassériau, le baron Arthur Chassériau⁹, grâce à qui ces archives nous sont parvenues, ait été un proche collaborateur de Ferdinand de Lesseps à la Compagnie universelle du canal interocéanique de Panama. L'Histoire se répètera avec la sortie en 2016 d'une nouvelle affaire, celle des Panama Papers.

En 2019, la Colombie célébrera son bicentenaire. A cette occasion il serait opportun de mettre en lumière l'apport des Français à l'émancipation de l'Amérique du Sud car, d'après Patrick Puigmal, près de 2000 Français tentèrent l'aventure aux côtés des Indépendants. Aury, Chassériau et Pavageau en sont des exemples notables.

⁹ Le baron Arthur Chassériau (1850-1934) a été jusqu'en 1887, le responsable des services financiers de la Compagnie universelle du canal interocéanique de Panama. Il ne fut pas inquiété dans le scandale de Panama.

1) 1814 : une expédition au Panama déjà tentée par Benoît Chassériau et le corsaire Renato Beluche

Benoît Chassériau semble être celui autour duquel se fédérât le projet. Le Panama ne lui était pas inconnu puisqu'il avait été à la tête quatre ans plus tôt en 1814, d'une expédition militaire contre le port fortifié de Portobelo, qui reste encore mal connue des historiens. Il partit de Carthagène avec quelques 490 hommes sur huit goélettes commandées par le corsaire Renato Beluche, qui sera l' « amiral préféré » de Bolívar.

Cette expédition secrète menée pour l'Etat libre de Carthagène des Indes, engageait, à peu de choses près, les mêmes forces que celles du flibustier gallois Henry Morgan en 1668. Parti avec 500 hommes à bord de neuf navires, Morgan s'était rendu maître de cette place qu'il dût rapidement abandonner après avoir perdu la moitié de ses hommes lors des combats et des suites de maladie. Morgan avait négocié de se retirer contre 10.000 écus.

La tentative d'invasion de 1814 par l'Etat de Carthagène se solda elle aussi par un échec, car une fois débarqué devant les forts de Portobelo, Chassériau réalisa que son expédition secrète ne l'était plus. Le projet d'invasion avait été éventé, ce qui permit aux Espagnols d'envoyer de nouvelles troupes pour défendre cette place.

Chassériau avait au préalable fait distribuer à la population de Portobelo une proclamation assez éloquente l'invitant à se soulever contre la tyrannie espagnole et à rejoindre l'armée patriote de Carthagène. Cette proclamation reproduite ci-après ne trouva guère d'écho et les créoles de Portobelo ne se rallièrent pas à la cause de l'indépendance.

Lettre de Benoît Chassériau aux habitants de Portobelo (Panama), 15 janvier 1814 (collection particulière) - traduite de l'espagnol

Benoît Chassériau, Commandant en Chef de l'Armée d'Occident de Carthagène

À ses Concitoyens les voisins de Porto-belo

Je suis venu à la tête d'une armée de mille hommes, patriotes de Carthagène, pour vous fournir les moyens de secouer le joug de la tyrannie espagnole, et de conquérir votre indépendance.

La Divine Providence a signalé ce moment pour que ce soit celui de la liberté et de la régénération de toute l'Amérique, et ce serait une folie condamnable que vouloir s'opposer à ses lois immuables.

Elle a déjà reconnu la légitimité d'une cause aussi sacrée, avec les événements d'Europe et tous ceux d'Amérique qui se conjuguent simultanément pour leur consolidation. Toutes les Provinces du Venezuela ont récupéré leur liberté après avoir anéanti les ennemis qui étaient venus les soumettre. Huit mille hommes assiègent Santa Marta, qui ne peut faire autrement que se rendre de force. L'ennemi affaibli qui s'était emparé par trahison de la Province de Popayan, encerclé par les troupes courageuses de Sta Fé et abandonné par ses chefs se retrouve seul en difficulté pour trouver une sortie pour se retirer de façon ignominieuse depuis Madacara jusqu'à l'Orinoco, on entend retentir le cri de la liberté à La Plata et au Mexique; il ne subsiste qu'une poignée de tyrans déchus auxquels il ne reste d'autre recours que la mort ou la soumission aux Patriotes victorieux.

Profitez donc, concitoyens de Portobelo, de l'occasion que la fortune vous offre aujourd'hui pour vous unir à La Confédération de La Nouvelle-Grenade, et rentrer dans le sein d'une famille, dont le despotisme vous a jusqu'à aujourd'hui séparés.

Tous ceux qui m'accompagnent, tout comme moi, nous sommes venus en tant qu'amis et frères, et nous désirons que vous nous receviez comme tels, c'est à vous créoles, en particulier, que s'adresse cette profession de fraternité puisque vous avez le plus grand intérêt à sortir de l'état d'avilissement dans lequel vous vous trouvez seuls et épuisés. Les européens qui manifestent une affection sincère pour notre cause et la vôtre ne cesseront pas cependant d'être dignes de notre bienveillance et humanité.

Toutefois, si quelques insensés tentent de résister à nos armes, ils perdront, outre l'inutilité de leurs efforts, tous les droits qui pourraient leur revenir aux profits que nous venions leur offrir, ils s'exposeront sans aucun doute à expérimenter les fureurs que la guerre apporte avec elle, peut-être seront immergés dans cette terrible hypothèse les créoles mêmes qui ne se seraient pas ralliés à mon étendard, mes efforts pour les sauver seraient, il se peut donc, tardifs et inutiles, bien que je sois disposé à leur pardonner tout ce qui arrive, persuadé qu'ils ne peuvent se déclarer nos ennemis, sinon dans un moment de délire, où hallucinés ils seraient aveuglés par leurs tyrans.

Chassériau

2) Lettre du corsaire Louis-Michel Aury à Benoît Chassériau, 9 décembre 1818, île de la Providence (collection particulière)

Le 9 décembre 1818

Mon cher Monsieur,

Je répondrais à votre longue lettre si je ne ressentais pas encore de la maladie que je viens d'essuyer ; mon soin actuellement est de vous prouver que je me r'appelle de vous.

Vous aurez appri le nouveau désastre¹⁰ qui vient de nous arriver, qui a considérablement dérangé mon plan ; comme je suis néanmoins depuis mon départ de Cartagène déjà fait à ces sortes de contritions je ne perds pas courage et espère bientôt être en lice.

J'ai reçu vos livres¹¹ qui m'ont fait beaucoup de plaisir ; je n'ai point d'argent à vous donner, mais je vous envoie dix livres de cochenille par le capitaine Cofood sur la vente desquelles vous vous payerez, vous entendant avec lui pour le prix à fixer.

Agréez mon cher Monsieur, mes assurances d'amitiés

De votre dévoué serviteur,

Aury

*A Monsieur Chassériau
à Kingston*

¹⁰ Un violent ouragan balaya la Providence à la fin du mois d'octobre 1818.

¹¹ Chassériau aurait tenu l'entrepôt de librairie d'un ancien royaliste, Jean-Louis Fernagus qui avait été envoyé à Cayenne en 1802 pour avoir composé des romans satiriques contre Bonaparte et le gouvernement.

3) Lettre du corsaire Louis-Michel Aury à Benoît Chassériau, 20 mai 1819, île de la Providence (collection particulière)

Mon cher Monsieur,

J'ai reçu l'honneur de votre dernière ; avec beaucoup de plaisir accepte les offres que vous faites de vos services à notre petite expédition. Je suis convenu avec Monsieur Camara¹² qu'il me prêterait un bâtiment pour le point de destination qu'il vous communiquera, pour m'envoyer autant de passagers qu'il sera possible ; Si vous êtes déterminé à suivre avec ce premier navire veuillez-vous consulter avec lui ; Il devra mettre à la voile 20 ou 26 jours après mon départ de ce port, dont je l'aviserai en partant.

Je serai déjà en mer, si le Président ne m'eut point fait espérer jusqu'à ce moment, le paiement de dix milles gourdes que le gouvernement me doit, que j'espère pour terminer mon opération ; Je suppose que la crainte qu'il a eu que je ne fusse contraire à l'autre expédition, si j'avais eu mes moyens en mon pouvoir a été le motif de ce désagrément. Comme elle est enfin partie, je pense ne devoir plus être retenu longtemps. Il n'y a plus dans cette fameuse opération que sept bâtiments dont un fait beaucoup d'eau et sera obligé de relâcher sans doute, ainsi que l'on déjà fait trois bâtiments de cette expédition ; en outre on présume que deux du reste, les laisseront à la première occasion favorable ; ils ont essuyé beaucoup de mauvais tems. La goélette de Brión a eu à la mer un maître blavau cassé, par une de ses grandes pièces qui a tombé sur son pont à la mer ; beaucoup de désunion et de mauvais traitements entre eux, une grande partie des équipages ont déserté dans tous les endroits où ils en ont eu l'opportunité. Je pense que notre petite opération ne fera pas autant de bruit, mais aura autant d'effet.

Voici les forces dont se composent notre expédition en sortant d'ici ; six bâtiments qui sont ici, armé en guerre, et le Cavallo Blanco que j'espère tous les jours ; à peu près quatre cents hommes, 500 fusils et munitions correspondantes ; D'après les nouvelles que nous avons reçues de la Louisiane, par un bâtiment qui est arrivé en 22 jours, il est certain qu'avec quelque fonds l'on réunirait à la Nouvelle Orléans plus de deux milles hommes en très peu de tems, que quelques bâtiments qui ont déjà été acheté pour le gouvernement du Mexico se joindrait à nous, et que les américains sont disposé à nous favoriser en armes, munitions et puisqu'ils ont déjà fait trois opérations pour porter des fusils à la côte, et cela même publiquement. J'ai pris mes mesures avec un de mes amis qui part pour le continent d'Amérique, lequel a du crédit et des puissants amis là, pour qu'il dispose les esprits en notre faveur et que sitôt qu'il aura sù notre pied à terre, il frette plusieurs navires pour nous envoyer des français qui formeront le canal par où devront passer les autres. Il ne nous faut pas plus que du bonheur, puisse la fortune ne pas nous abandonner dans une aussi belle entreprise ?

Agréez mon cher Monsieur, l'assurance de mes respects et de l'amitié la plus sincère

Aury

P.S. Il conviendra que vous poussiez un peu Camara. Il est un peu indolent de son naturel, il faut que vous l'électrisiez.

Le 20 may. Vous aurez su les nombreuses difficultés que j'ai éprouvé ce qui m'a empêché de sortir avec mes quatre Corsaires, mais j'espère vers la fin du mois partir pour aller les rejoindre. Je dois envoyer un bâtiment dont Lafite doit prendre le commandement, ainsi donc vous voudrez vous

¹² Clemente Camara, fermier à Telchac dans le Yucatan, qui travaillait avec les frères Pierre et Jean Lafitte.

entendre avec lui pour votre départ si vous êtes disposé à venir dans son navire. Il vous communiquera les instructions que je lui enverrai alors par le bâtiment.

*A Monsieur Chassériau
à Kingston*

4) Extrait de la lettre de Benoît Chassériau à Edme Mauduit, directeur de l'administration des colonies au Ministère de la marine et des colonies – sans date, probablement décembre 1819 (collection particulière)

[...] Mr Aury est toujours sur son rocher de la vieille Providence, il y est en possession d'environ deux millions de francs de valeur, résultants d'une capture qu'il fit dans une expédition qu'il tenta il y a six mois sur le Golphe Dolce¹³. Ses forces sont presque toutes maritimes, il a onze bâtiments; mais au plus cent et quelques soldats, il continue d'agir au nom des Etats de Buenos Ayres et du Chili. [...]

5) Note de Jean-Baptiste Pavageau pour Benoît Chassériau, 4 novembre 1819 (collection particulière)

Nottes

4 novembre 1819

Le commerce qui se fait ordinairement avec la côte occidentale de l'Amérique par l'isthme de Panama est immense. Les marchands de la Jamaïque seulement en ont retiré depuis 1812 au-delà de trois millions de piastres annuellement en argent ou en monayé et ont fourni depuis cette époque des marchandises anglaises aux habitants depuis Valparaiso dans le Sud jusqu'à la Californie dans le Nord comprenant une étendue de 60 degrés de latitude. Maintes représentations ont été faites au gouvernement Britannique par le commerce et les manufacturiers recommandant l'occupation de l'isthme et il est probable que c'est dans ces vues que ce gouvernement a protégé l'expédition de Mac Gregor mais l'incapacité de cet homme a peut-être détourné l'attention pour le présent de ce point important.

Il serait inutile de faire ici un long exposé de tous les avantages qu'une nation commerçante et industrielle tirerait de l'occupation de ce point. L'approvisionnement exclusif de marchandises européennes d'une immense population deviendrait son partage et si comme je ne le doute pas, l'on parvenait à ouvrir un canal qui joignit les deux océans quel vaste champs s'ouvrirait à l'entreprise de nos navigateurs marchants.

L'occasion qui se présente maintenant pour acquérir cette possession importante ne doit donc pas être négligée par la France.

Les colonies espagnoles échappent à la métropole soit par insurrection soit par invasions il est évident qu'elle en sera bientôt entièrement dépouillée. Le général indépendant Aury (Français de

¹³ Golfe du Honduras

naissance) occupe l'île de Providence, Sainte-Catherine et Saint-André d'où il fait des incursions sur la côte voisine mais il ne possède pas de moyens assez considérables pour former un établissement permanent sur cette côte. Aury a servi dans la marine et aime sa patrie avec enthousiasme et il est prêt à tout faire dans les intérêts de la France; en lui fournissant 1000 hommes de bonnes troupes il prendrait possession de l'isthme avec la condition de la remettre à la France aussitôt qu'une cession en serait faite par l'Espagne.

Il faudrait donc de suite s'entendre avec ce chef sur lequel l'on peut compter comme Français, mais nécessairement il n'abandonnerait pas la cause qu'il a épousée, sans obtenir quelques avantages, qui surtout flatteraient son amour-propre; en lui donnant un rang convenable dans la marine Royale et une décoration il ferait ce que l'on voudrait.

Tant qu'aux moyens qu'il faudrait lui fournir 1000 hommes de bonnes troupes comme je l'ai dit plus haut, avec le matériel nécessaire, suffiraient, il serait facile de les faire passer à la Martinique et là sous prétexte de licenciement l'on pourrait sans bruit les transporter à la Providence où l'expédition s'organiserait sous les ordres apparents d'Aury mais s'il était plus convenable sous la direction d'un officier dans lequel le gouvernement aurait confiance; ou bien l'on pourrait recruter en France même et le ministère imitant la conduite de l'Angleterre lancerait des proclamations fulminantes tandis qu'il fermerait les yeux et soutiendrait par-dessous mains l'expédition.

Pendant que les choses se prépareraient il faudrait négocier avec l'Espagne pour la session du territoire de Panama; je crois bien que cette puissance jalouse de ses colonies transatlantiques résisterait à une pareille négociation mais Aury en possession de l'isthme changerait la thèse et faciliterait un arrangement amical.

En jettant les yeux sur la carte, l'on remarquera qu'il ne suffirait pas d'avoir l'isthme seulement car la communication entre les deux mers serait peut-être aussi facile par le lac de Nicaragua si l'expérience en était faite; il faudrait donc pour écarter les concurrents que l'on nous céda le territoire compris entre la rive gauche du dit lac et de la rivière Saint Jean dans le Nord Ouest et la rive droite de l'Atrato dans le Sud Est. L'Attrato se jette dans le golfe du Darien; il est navigable pour bateaux plats jusqu'à Antioquia, d'où par le moyen d'un canal, seulement d'une lieue, l'on communiquerait avec une autre rivière Saint-Jean qui débouche dans la mer du Sud. Dans la baie de Mandingue, au sud de Porto Belo, la rivière Coakley a son embouchure, elle traverse presque l'isthme dans sa partie la plus étroite, et pourrait être convertie en un moyen de communication très court avec la mer Pacifique. Chagres est la rivière dont les Espagnols se sont servis jusqu'à présent pour le transport des marchandises. Le lit de cette rivière, qui est navigable jusqu'à Cruces est encombré d'arbres qui y sont tombés et de joncs qui y croissent depuis des siècles, et pourrait être nettoyé facilement; de Cruces à Panama l'on transporte par le moyen de mules sur une route de 9 lieux qui existe depuis 200 ans sans la moindre réparation.

Pavageau

6) Lettre de Mathurin Pavageau, employé au Ministère de la Guerre, à son frère Jean-Baptiste Pavageau au sujet de l'entretien avec le baron Pierre-Barthélémy Portal, ministre de la marine et des colonies, 18 février 1820, Paris (collection particulière)

La même lettre fut adressé à J.-B. de Novion afin d'être sûr que la position de la France leur soit connue.

Ministère
de la Guerre

Paris le 18 février 1820,

Mon cher ami, Je me trouve en ce moment dans le cas de répondre à ta lettre du 6 9^{bre} dernier datée de St Thomas. Je l'ai reçue il y a dix jours ; J'ai de suite demandé au Ministre de la Marine une audience que j'ai obtenue et dont je vais te faire connaître les détails et le résultat.

Après avoir communiqué sommairement le plan que tu m'as adressé, sans cependant donner aucune indication de nom et de lieu, j'ai prié le Ministre de vouloir bien me dire s'il entraînait dans la politique de la France d'agréer la direction des opérations de ceux qui avaient conçu ce plan, d'avoir la bonté de me faire une réponse affirmative ou négative, attendu que cette réponse était nécessaire pour vous guider dans votre conduite et qu'il ne serait pas juste de vous laisser dans l'incertitude à cet égard : Monseigneur, lui ai-je ajouté, cette réponse m'est d'autant plus indispensable qu'elle sera d'ailleurs la mesure de la communication plus ou moins détaillée que je viens faire à Votre Excellence.

Le ministre me répondit que l'affaire était d'une importance telle, qu'elle demandait un examen sérieux ; mais voulant sans doute tout connaître, il me fit observer que dans des communications de cette nature, il ne fallait apporter aucune réserve ; que pour bien juger d'un projet de ce genre, il était indispensable de rapprocher toutes les parties pour mettre en balance tous les avantages avec les inconvénients, toutes les possibilités avec les obstacles ; qu'il m'engageait en conséquence à m'abandonner entièrement en m'assurant d'avance que tout ce que je lui dirais deviendrait entre lui et moi une confiance particulière et sacrée. L'air de bonté, la manière franche et loyale qu'il mettait dans tout ce qu'il me disait pour me persuader de ses bonnes intentions me déterminèrent à lui dire : hé bien, Monseigneur, puisque vous commandez si bien la confiance et connaissez si bien la route de la persuasion, je vais vous satisfaire entièrement sans craindre de compromettre ni mon nom ni celui de mes amis ; d'ailleurs leurs intentions, vous le voyez, sont si pures et si patriotiques que j'ai la certitude que V.E. les applaudit d'avance.

Alors je lui donnai lecture de ta lettre et ensuite du projet en question. Je remarquai qu'il y prenait beaucoup d'intérêt et qu'il y prêtait toute son attention et lorsque j'arrivai au dernier paragraphe, je m'arrêtai en lui faisant observer qu'il contenait seulement une description topographique et statistique du territoire. Continuez me dit S.E., voyons cette description. Il prit la carte et me suivit attentivement jusqu'à la fin.

Après cette lecture, le ministre me dit que personne plus que lui ne désirait voir la France en possession des moyens qui lui manquent, depuis la perte de St-Domingue, pour donner à la marine, au commerce et à l'industrie les moyens de prendre leur essor. Que le projet que je venais de lui communiquer était bien de nature à atteindre ce but et à fixer toute l'attention et la sollicitude du gouvernement français ; mais que malheureusement dans les circonstances où nous nous trouvons, il était impossible pour le moment de tenter aucune expédition d'outremer, soit secrète, soit découverte. Il appuya ensuite cette assertion de toutes les considérations et de tous les raisonnements qui résultent de notre position, tant sous le rapport de nos relations avec l'Espagne et l'Angleterre que relativement à l'état de nos finances, aux difficultés d'obtenir de la nation des fonds suffisants pour subvenir à des dépenses extraordinaires ; d'ailleurs, me dit-il, la France qui, depuis 30 ans a suivi un système de conquête qui a alarmé tous les peuples de l'Europe et menacé tous les trônes, la France se trouve aujourd'hui dans l'obligation, la nécessité, de ne faire aucune démonstration qui ferait entrevoir des projets d'envahissement. Elle a besoin au contraire de rester quelques tems dans un état de tranquillité qui seul peut rassurer ses voisins sur ses intentions pacifiques, et qui seul peut la faire parvenir à consolider ses institutions naissantes. Le gouvernement représentatif qu'elle vient d'obtenir est trop jeune encor pour que la prudence ne sois pas toujours attentive à l'arrêter dans sa fougue. Enfin revenant à notre plan, il me témoigna combien il admirait le noble sentiment de ceux qui

l'avaient conçu pour en consacrer tous les résultats à leur patrie : Remercier, me dit-il, ces bons français de leur dévouement ; faites leur connaître que je n'oublierai jamais ce trait de patriotisme et qu'il se trouvera peut-être une circonstance où le gouvernement pourra le reconnaître et le récompenser dignement !

Voilà, mon cher ami quel a été la réponse du Ministre aux propositions que je lui ai fait de votre part. Elle est déterminante sur le parti que vous avez à prendre. Il ne faut en pareil cas agir que dans ses intérêts particuliers.

Je n'ai pu communiquer ce projet à Demioland, parce qu'il a quitté la France pour aller habiter Cayenne où il cherche à tenter de nouveau la fortune. La petite Cayenne dont il a, dit on, fait l'acquisition est en ce moment l'objet de toutes ses méditation et de ses efforts.

Je ne fermerais pas cette lettre sans te faire part de l'événement qui jette en ce moment la France dans le deuil et la consternation ; Mr le duc de Berry a été assassiné le 13 de ce mois à 11 heures du soir en sortant de l'Opéra ; il est à craindre que ce meurtre ne réveille les passions au point de causer les plus grands désastres, les partis extrêmes dont la haine est si redoutable aux amis de l'ordre, vont peut-être trouver dans cet événement le moyen de nous jeter encor une fois dans un abîme de malheurs. Dans quelques jours nous serons peut être dans le cas de juger si nos funestes pressentiments sont fondées. Il paraît certain que cet assassinat conçu par un fanatique est un fait isolé et prémédité depuis longtemps par un seul homme ; il ne tient à aucune espèce de conspiration.

Adieu, je te prie d'être mon interprète auprès de nos chères sœurs, embrasse-les pour moi, pour ma femme et nos enfants, nous te portons toujours dans notre cœur. Adieu je suis ton frère ton ami.

Pavageau

J'écris en même temps à Novion pour lui donner connaissance du contenu de cette lettre, je lui recommande de t'en envoyer copie pour être plus certain. Fais-en autant, afin que vous soyez tous les deux instruits malgré la perte qui pourrait t'arriver d'une de mes lettres.

*M^r Jⁿ Pavageau
Kingston (Jamaïca)
Care of Mr Hardy
Arval Street N°48
London
P packet*

7) Lettre de l'amiral Luis Brión à Benoît Chassériau, 9 juillet 1820, Sabanilla (collection particulière)

Mon cher Chassériau,

Je ne puis manquer de vous donner de mes nouvelles. Je n'ai pas pu vous écrire de Rio de la Hacha, par mes grandes occupations et la conduite infâme des Irlandais¹⁴. Grâce à Dieu, que nous avons été à

¹⁴ L'amiral Brión avait débarqué la légion irlandaise qui prit Riohacha. Ces légionnaires durent cependant être évacués à la suite d'une rébellion. Cette affaire eut un tel retentissement que Bolívar décida en septembre 1820 de se passer désormais des services des légionnaires étrangers.

même de prouver à l'univers entier que nous avons mieux fait sans eux. Car le Bonheur a voulu que nous nous ayons débarrassé d'intrus, de brigands de cette classe. Toute la province de Cartagena est à nous et aussi Santa Martha. Gleen et Cholty pourront vous dire davantage. Excusez-moi mon ami mes occupations son tels à ne pas me donner une heure à pouvoir m'entretenir avec mes meilleurs amis. Cartagena et Santa Martha sous peu et croyez-moi à jamais.

Votre bon ami

Brión

8) Lettre de Miguel Santa María¹⁵, compagnon d'arme de Bolívar, à Benoît Chassériau, 30 août 1820 (collection particulière)

Mon cher Chassériau,

A peine puis-je vous témoigner mon amitié en vous saluant. Je vous assure foi d'honnête homme qui il y a des jours (et celui-ci en est) où je ne suis maître que du temps nécessaire pour désirer de me reposer quelques heures.

Encore, le climat s'est montré trop ingrat envers moi. La fièvre m'a confiné au lit pendant quinze jours et je commence à me rétablir quoiqu'avec beaucoup de peine ne fournissant pas le pays les moyens pour faire tête aux suites d'une maladie. C'est pourquoi je vous prie de m'excuser si je n'écris aussi amplement que je voudrais. Quant aux nouvelles veuillez bien les demander à Mr Amador. Je suis faible mon ami et très fatigué.

Vous vous plaignez du silence de Gual et Montilla. Tout ce que je pourrai vous dire là dessus c'est que je les ai entendu parler de vous en frères plutôt qu'en ami. Tant l'un que l'autre se trouvent loin d'ici. Mais parlons franchement. En affaire d'amitié je me borne toujours à ne garantir que la mienne et quant à cela je vous défie de me blâmer dans le cours de ma vie de ne pas vous témoigner que je vous porte quelque soit la situation où le destin me place et dans quelque endroit où il m'entraîne, votre souvenir me sera toujours cher.

Mes respects à Madame. Agréez mes vœux pour la prospérité de vos enfants et obligez moi en vous donnant de vos nouvelles.

Tout à vous

M. Santa María

P.S. : vous savez bien combien j'aime Pavageau. Je prends part à tout ce que lui peut avoir de l'influence dans son sort. Il est digne du meilleur du monde. Je suppose que vous lui aurez remis mes lettres mais comme j'en suis incertain j'attends de ses nouvelles. Dans le cas qu'il se trouve là dites lui de ne pas me refuser quelques lignes.

Je ne sais pas si vous pouvez entendre mon patois. Faites attention au sens et mettez de côté la phraséologie. Donnez-moi des nouvelles de France. Quel a été le succès du mécontentement éclaté à Paris à l'occasion de l'exécution de Louvet ?

¹⁵ Miguel de Santa María (1789-1837), membre du Congrès de Grande-Colombie. Comme ambassadeur de Colombie au Mexique, il signa le Traité de l'Union entre ces deux pays. Plus tard en qualité de ministre plénipotentiaire cette fois du Mexique, il signa le traité de paix entre le Mexique et l'Espagne qui reconnaît l'indépendance du Mexique.

Encore j'oubliais précisément ce que je voulais vous dire d'abord. En causant avec Bolívar qui se trouvait ici le 25, la conversation tourna sur vous. Il me fit mille questions à l'égard de vous et finit par me dire : "Il est mon ami. Il faut lui écrire par le premier bâtiment". Quelques minutes après, il reçu des dépêches est parti pour Turbaco où il se trouve.